

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 25 (1937)
Heft: 1

Artikel: Le Morat cosmopolite et mondain de la fin du XVIII^{me} siècle
Autor: Perrochon, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-817230>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ANNALES FRIBOURGEOISES

ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU CANTON DE FRIBOURG

XXV^{me} Année

N^o 1

Janvier-Février 1937



LE MORAT COSMOPOLITE ET MONDAIN DE LA FIN DU XVIII^{me} SIÈCLE

par HENRI PERROCHON.

Morat a joué un rôle dans le cosmopolitisme intellectuel et mondain de notre XVIII^e siècle¹.

Morat ne fut pas seulement l'étape obligée où les voyageurs, venus du Nord ou du Midi, faisaient escale et goûtaient un rapide repos dans quelque auberge, comme cet Aigle Noir, dont l'enseigne se balance encore non loin de la porte de Berne. Morat ne fut pas qu'une halte, où Goethe logea, où Joseph de Maistre prit au clair de lune un bain teinté de préromantisme, où Casanova, comme M. Pierre Grellet l'a narré, passa une nuit qu'il aurait aimée galante et qui ne le fut pas, où la reine Hortense vécut des jours d'angoisse. Ce ne fut pas seulement non plus un site

¹ Le *Mémorial* de Norvins, quelque peu fantaisiste, la biographie romancée d'Anne-Dominique de Noailles ont marqué quelques aspects de ce Morat cosmopolite, comme aussi l'intéressante étude de Max de Diesbach (*Nouvelles Etrennes fribourgeoises* 1901), le remarquable volume consacré par M. Tobie de Raemy à l'émigration à Fribourg, les livres érudits et charmants de M. Pierre de Zurich sur M^{me} de La Briche et la magistrale *Histoire du canton de Fribourg* de M. G. Castella.

dont le futur Paul I^{er} de Russie admirait le charme, ou un but de pèlerinage pour tant de Bourguignons qui venaient dérober à l'ossuaire des reliques ancestrales. Morat fut, pendant quelques années, grâce à ses châteaux de Greng et du Lœwenberg, aux nombreux manoirs des alentours : Villars-les-Moines, Courgevau, Cressier et d'autres, un petit centre cosmopolite — cosmopolite comme on savait et comme on pouvait l'être alors.

Petite ville, tour à tour dirigée par un mandataire de LL.EE. de Berne ou de ces MM. de Fribourg, dépendant au spirituel des pasteurs bernois qui occupaient sa cure allemande — ainsi à la fin du XVIII^e ce Sigismund Bitzius, le père de Jérémias Gotthelf, — tandis que la cure française et celle voisine de Meyriez étaient pourvues de ministres vaudois : les noms de Beausire, Rapin, Mestral, après ceux de Dutoit, Bosset, Baillif, Lecomte le prouvent ; unissant en son sein une majorité alémanique et une minorité romande, Morat, partagée entre des cultures opposées, instituait entre elles un trait d'union. Et cette cité était d'autant mieux apte à concilier des esprits divers, que plusieurs de ses ressortissants, après avoir fait à l'étranger carrière militaire, commerçante ou savante, revenaient avec un esprit dégagé d'étroitesse et habitué aux vastes horizons. Tel ce D^r Herrenschwand, ancien médecin du duc d'Orléans, célèbre à Paris, au point d'inspirer des auteurs de comédie, et qui, durant les années qu'il vécut à Greng, attirait les malades de marque de l'Europe entière, créant ainsi un cosmopolitisme d'une forme particulière et médicale.

Après que le D^r Herrenschwand eut quitté Morat pour Berne, c'est son château de Greng, qui, dès 1784, sera le principal foyer d'un cosmopolitisme différent, dont l'ancien administrateur des domaines royaux, le fermier général Gigot de Garville, fut l'animateur.

Grand seigneur, de haute culture, pénétré de la philosophie des encyclopédistes, spirituel et voltairien, fort bel homme, à la toilette irréprochable, faisant de l'agriculture en bas de soie et surveillant son domaine depuis son carrosse,

Garville s'était constitué, avant la Révolution déjà, une petite cour agréable. Sa fille, veuve du vicomte d'Affry et belle-sœur du futur landamann, dirigeait la maison. Blonde, aimable, gracieuse, pieuse, elle était une châtelaine accomplie. Dès cette époque les hôtes affluaient, attirés autant par la conversation de l'amphitryon et l'urbanité de sa fille, que par les perspectives d'une table richement servie et les facéties d'un bouffon, Vincent, peintre en ses heures de sérieux. Puis, à la Révolution, le cadre des habitués s'agrandit.

Un curé franc-comtois, l'abbé Valeur, s'installa comme aumônier de la vicomtesse et plastron aux plaisanteries paternelles. Une mystérieuse demoiselle de Saint-Marc, Norvins, le neveu de Garville, élurent à leur tour domicile. Un abbé Rousseau, minuscule et prolix, que Garville avait connu dans le salon de M^{lle} de Lespinasse, qui corrigait ses sermons avant qu'il les prêchât à la cour. L'évêque de Saint-Dié, un athlète, qui ne transigeait pas avec ses principes, et qui célébra dans la salle à manger de Greng, un matin pascal, une messe mémorable, assisté de l'abbé Rousseau, qui avait eu toutes les peines du monde à se procurer une soutane pour la circonstance.

Ce petit monde hétéroclite et aux idées contradictoires discutait beaucoup. L'évêque tenait tête au maître du logis qui était enchanté d'avoir un partenaire habile et courageux. L'abbé Rousseau quémandait des conseils pour une oraison funèbre de Louis XVI, durant quatre ans sur le métier, dont il lisait des fragments à tout venant et dont il improvisait les plus pathétiques périodes, assis devant l'ossuaire, ce qui choqua si fort le protestantisme des Moratois, qu'ils l'accusèrent de « prêcher les morts ». Ce fut tout un scandale et Garville dut intervenir.

Quand le bruit des disputes savantes s'affaiblissait, M^{lle} de Saint-Marc chantait d'une voix angélique, Vincent racontait une anecdote amusante, de Garville lisait à haute voix la *Nouvelle Héloïse*. On s'occupait d'agronomie; on disposait le soir, au bord du lac de grandes lignes suspen-

dues à des faisceaux de jonc, et on allait les relever au jour, quand de plus matinaux pirates n'avaient pas déjà emporté les hameçons et les poissons. Les crépuscules d'été, car on craignait le soleil, et le hâle n'était pas à la mode ni les lotions brunissantes, on se baignait à la pointe de Greng : les dames d'un côté, les messieurs d'un autre, chastement cachés par des rideaux de roseaux. C'est là que Norvins et d'autres jouvenceaux, se souvenant d'une loi de physique sur la conductibilité des sons par les ondes aquatiques, captaient au fil de l'eau des échos de conversations lointaines, et y répondaient par ce téléphone naturel et sans fil, ce qui, dit-on, occasionna des troubles dans des ménages moratois.

Cette vie serait vite devenue monotone, sans les visiteurs suisses ou étrangers. Ainsi, le président de Malesherbes qui à Greng précisément apprit la fatale journée du 10 août, et voulut, malgré les supplications de ses hôtes, regagner la France où la mort l'attendait. Le général de Montesquiou, qui, comme de Garville, était un économiste de l'école de Quesnay et de Turgot, et dont les idées étaient libérales. C'est celui-là même que M^{me} de Montolieu proposa comme un parti avantageux à Rosalie de Constant. C'est Lullin de Châteauvieux, aux propos piquants et qui raconte avec force détails, le simili-suicide de Benjamin Constant et les conséquences de cet acte d'une stratégie spéciale. C'est Benjamin Constant lui-même, et à deux reprises, comme l'a montré M. Pierre Kohler, M^{me} de Staël, avec M^{me} de Saussure, M^{me} Rilliet-Constant, les Laval, Louis de Narbonne, les Jaucourt, au mariage romanesque. Et là, dans le grand salon, Corinne parle, divinement comme elle le savait. Ses paroles éblouissent, convainquent, opèrent des conversions. Norvins, Adrien de Mun, le futur grand-père d'Albert de Mun, sont gagnés à son libéralisme.

C'est le duc d'Ayen. Il a faussé compagnie pour quelques temps à cette comtesse de Golowkin qu'il devait finir par épouser. Il arrive dans son vieil habit noir lustré, son manteau de laine brune ; il tient à la main son éternel

parapluie vert. Un pauvre diable, pensent les domestiques. Tout à l'heure, il sera étourdissant de sciences et d'esprit, comme aux Uttins, devant ses amis de Rolle et de Nyon. Voici un visiteur bien différent : Jacob Tronchin, l'une des trente têtes de Genève — tête était alors le synonyme politique de millionnaire. A Faoug, il est descendu de sa voiture. Pour combattre une obésité menaçante, il tient à marcher, selon les préceptes de son illustre parent. Il s'avance drapé dans son manteau de ratine blanche, d'où dépassent son jabot et ses manchettes flottantes, des bas de soie des souliers de castor aux grandes boucles d'argent. La voiture suit. Les passants saluent respectueusement celui qu'ils prennent pour l'une des plus décoratives de LL.EE. bernoises. Il s'aperçoit à peine de tant d'empressement. Il est tout à ses calculs qu'il développera à table : si la Révolution française avait attendu encore dix ans avant de fondre sur le monde, à cette époque les trente mille habitants de Genève auraient fini par avoir chacun trente mille livres de rente.

Quand de pareils hôtes sont annoncés, Garville envoie ses gens avertir les châtelains voisins. Ils arrivent heureux de l'aubaine : Tobie de Gottrau, le bailli de Morat, les Tessé du Lœwenberg, les Reynold de Cressier, les Graffenried de Villars-les-Moines, les Castella de Delley ou de Wallenried, les Diesbach de Courgevau, les Chaillet de Meyriez. Et tant d'émigrés que les malheurs des temps ont dispersés dans la contrée : comme René de Brosse, le fils de ce président qui eut avec Voltaire des démêlés héroï-comiques, et sans doute de Morat même les de Marsanne ou les de Foissy, ou cette demoiselle de Saint-Sauveur, institutrice auprès de la fille de Nicolas Körber.

En retour, la société de Greng se déplace. Elle est reçue dans l'antique résidence baillivale. Et soucieuse de ménager à ses hôtes des promenades instructives et des récréations champêtres, Garville a établi des circuits. On fait, moins hâtivement que dans les voyages à la Cook, le tour des châteaux voisins. On s'en va au Lœwenberg, où les Tessé

et les de Mun ont établi leur retraite. M^{me} de Tessé, sœur du duc d'Ayen et fille du maréchal de Noailles, avait joué un rôle en vue dans la société parisienne. C'était une forte tête, autoritaire et généreuse. Une femme singulière, semblable, a écrit l'un de ses familiers, à ces poules qui en vieillissant prennent l'allure et le chant du coq. De taille menue, les yeux perçants, le visage criblé par la petite vérole, elle en imposait cependant par son don du commandement et une supériorité dont elle avait conscience. Admiratrice de Voltaire et, en politique, de son neveu de La Fayette, elle partageait toutes les utopies de son siècle. Sophiste et paradoxale dans la conversation, elle avait dans la vie pratique un bon sens positif et une raison claire. Elle s'entendait dans l'art difficile des placements d'argent. Elle dirigeait bien sa ferme et son ménage. Elle donnait la réplique avec brio au marquis de Mun, jadis beau cavalier et toujours beau causeur, ancien gendre d'Helvétius et qui risquera de devenir celui de Joséphine, le jeune de Mun, le converti de M^{me} de Staël, la comtesse de Tott, artiste de talent et qui fit le portrait de belles patriciennes comme M^{me} Emmanuel de Reynold, le comte de Tessé enfin, complétaient la maison. Ce dernier ne tenait chez lui que la place que lui concédait son épouse, une toute petite. Et ne pouvant rivaliser avec elle, malgré son titre de grand d'Espagne et d'écuyer de la feuë reine, il s'était réfugié en d'innocentes manies, dont s'amusait fort son entourage. Dès qu'il était sorti surveiller dans le potager ses choux géants et germaniques, ou se reposer dans sa bibliothèque en contemplant ses reliures dépareillées — (pour ne rien laisser aux Jacobins, et comme il ne pouvait emporter tous ses livres, il s'était contenté de ne prendre dans sa fuite qu'un tome de chaque ouvrage et au hasard) — M^{me} de Tessé conduisait ses visites devant une mystérieuse armoire, recelant les collections maritales. M. de Tessé avait été, avant la débâcle, un amateur passionné de bibelots d'art et de tableaux de maîtres. Ses moyens ne lui permettaient plus de jouer au Mécène. Sa femme lui octroyait pour ses

dépenses quarante sous par jour. Il ne pouvait avec cela faire des folies. Aussi de ses promenades quotidiennes sous les arcades de Morat, ne rapportait-il que de menus objets : ciseaux, dés à coudre, hameçons, sifflets, tabatières avec les images de Louis XVI, Robespierre ou Charlotte Corday, car un vrai collectionneur a l'esprit éclectique. Quand l'armoire était pleine, M^{me} de Tessé en distribuait les richesses aux enfants du voisinage, et le comte recommandait... Parfois l'on apercevait le sourire attristé de la marquise de Montaignu, qui, dès qu'elle pouvait le faire sans impolitesse, fuyait le salon pour courir à l'église de Cressier, ou se retirait dans sa chambre puiser des consolations dans la lecture de romans d'Outre-Manche ou des oraisons funèbres de Bossuet.

A Meyriez, on admirait les cultures des Chaillet, leurs connaissances agricoles, et la grâce de M^{me} Chaillet ou de ses amies accourues de Neuchâtel, M^{me} du Peyrou, des Pury, des Perregaux. Ce sont encore des Neuchâtelois que l'on rencontrait à Courgvéaux, car Frédéric de Diesbach était propriétaire du Cressier de l'autre côté des lacs, et des Soleurois, son beau-frère de Roll, dont les usines étaient à leurs débuts modestes, des Vigier, des Sury. C'était une personnalité que Frédéric de Diesbach, un homme habile et charmant. On s'attardait volontiers en sa compagnie, d'autant plus que Catherine, sa cuisinière, avait une réputation bien établie de cordon bleu.

On va chez les d'Affry, à Givisiez ou à Presles ; à Cormondes où les Maillardoz accourent à la rencontre de leurs hôtes en faisant trembler sous leurs sabots les escaliers de bois de leur manoir rustique. Ou c'est Avenches, moins les ruines romaines dont le bailli Graffenried de Villars-les-Moines avait été l'un des premiers amateurs, que le home de lord Northampton, si confortable avec ses tapis d'Orient et ses vases de Chine, et l'accueil empressé de sa fille, providence des pauvres et des malades à dix lieues à la ronde. C'est Dompierre, et Louis de Chamblanc, l'ancien conseiller au Parlement de Bourgogne, qui avait tout

sacrifié à la chimie, et qui, par hygiène, avait renoncé à ce qu'il appelait les trois ennemis de l'homme : l'air, l'eau et la chemise. Ce qui lui réussit, car il devint fort âgé. Plus loin encore, c'est Grandcour, dont le baron fut l'un des membres les plus assidus de la société de Greng. Ce Labat, dont le père avait fait rapide et magnifique fortune, et qui n'aurait pas été si ridicule sans ses prétentions affectées. C'était moins le goût des duels d'idées qui l'attirait chez Garville que la perspective de rencontrer à Greng de nobles invités. Son plaisir était de distribuer des « mon cher duc » ou des « mon cher marquis », pour s'entendre répondre « mon cher baron » ou « mon cher ambassadeur », car il avait représenté, à Paris, je ne sais quel petit prince d'Allemagne. Il ne se doutait pas combien les hauts talons et l'énorme toupet destinés à grandir sa taille menue, les diamants qui constellaient son habit rouge, le nœud par trop galant de son épée, et sa fatuité imperturbable amusaient ses commenseaux. A Grandcour, il recevait, vêtu de son costume champêtre : une robe de chambre de satin vert, ceinte d'une bande brodée, des sandales de maroquin, et un chapeau gigantesque, garni de rubans verts, muni d'un anneau de filigrane d'or, qui lui servait d'anse pour le soulever dans ses révérences. A la main, en guise de sceptre ou de houlette, une petite bêche.

Les rapports et les voyages de la société de Greng ne s'arrêtaient pas là. En plus petit comité l'on gagnait Fribourg, où tant d'émigrés résidaient et de leurs amis. En goûtant aux brioches que confectionnait par goût et par nécessité le comte de Rougé, l'on assistait sur la place de l'Hôtel de Ville à un mystère de la Nativité. Les mages portaient des casques pointus et étaient armés de pistolets. Les lions qui les accompagnaient poussèrent des rugissements si bien imités que l'Enfant divin en fut effrayé, et que rien ne put apaiser ses cris, pas même le bœuf gruyérien qui veillait sur la crèche ni les bouquets d'immortelles séchées qu'on lui présentait en hommage dans des vases de papier doré.

On allait à Berne, chez Fischer, l'intendant général des postes, chez les d'Erlach, ou l'on gagnait cette auberge rustique que dirigeait une maîtresse-femme, avisée et lettrée, Marianne Probst, qui en ses rares instants de repos, lisait Jean-Jacques, ou *Parmila et Clarisse*, ou *l'Histoire romaine* de Rollin.

A Lausanne, M^{me} Blaquière, la doyenne des beaux esprits, et M^{me} de Montolieu se partageaient les visiteurs moratois. A Coppet, Adrien de Mun et Norvins assistaient à la toilette de la châtelaine, tandis que Garville, ce qui convenait mieux à son âge, méditait dans le parc. A Crans, c'étaient les Saladin; à Genève, les Pictet, le naturaliste et l'agronome, les frères Calendrini, « fleurs de l'élégance et de la galanterie », et cette demoiselle de Plantamour, qui aimait tant la botanique que, pour s'y consacrer sans partage, elle embrassa un célibat éternel.

Ainsi ce cosmopolitisme moratois avait des relations étendues. Son chef était en aussi bons termes avec le résident de France qu'avec Wickam, le représentant d'Angleterre. Greng était une terre sacrée aussi respectée des révolutionnaires que recherchée des émigrés. Non sans habileté, de Garville avait su et des uns et des autres gagner les sympathies. Et je ne serais pas étonné qu'il eût été mêlé à des intrigues politiques. Ce qui n'est point peut-être une occupation pour des anges, comme disait Guizot, qui s'y connaissait; mais le voltairien de Greng n'a jamais eu des prétentions à l'état séraphique. Il est probable d'autre part qu'à Morat même et dans les environs, tous n'ont pas vu avec sympathie ce monde mélangé et étranger. L'opposition aux influences françaises était forte alors en Helvétie. Le vieil avoyer de Werro ne devait pas être le seul à regretter, en se voilant la face de ses mains décharnées, le temps où les troncs de sapins jetés à travers les précipices reliaient les villages entre eux: « La Suisse était à elle seule. Les routes et les voitures nous ont perdus ».

Ce mouvement cosmopolite et mondain eut une fin rapide. En 1795, les de Mun et les de Tessé partent pour

l'Allemagne ; ils quittent le Lœwenberg après des démêlés qui restent obscurs et qui firent qualifier par le biographe de M^{me} de Montaignu ce pays d'inhospitalier ; ce dont le beau livre de M. de Rémy a fait complète justice. M^{me} de Tott va habiter Lausanne. Dès 1797, les départs se précipitent. Pauline de St-Marc s'envole rappelée par le mystère paternel. L'évêque de St-Dié a retrouvé son diocèse, l'abbé Valeur sa Franche-Comté. Il ne reste plus que l'abbé Rousseau, son oraison funèbre et ses parties de piquet ; Vincent et ses facéties. L'ennui gagne le paradis. Lassé du lac, de ses échos et de l'ossuaire, Norvins part à son tour. Les avant-postes suisses qui stationnent à Greng, en 1798 et s'y oublient dans les délices d'une table trop généreuse, alors que les troupes du Directoire campent à Faoug, n'apportent qu'une diversion passagère. Enfin, Rousseau lui-même rentre en France. Oubliant Louis XVI et son panégyrique, il composera, promu évêque de Coutances, avant de devenir à Orléans le prédécesseur de Mgr Dupanloup, des mandements à la gloire de Bonaparte. Il y mentionnera son séjour helvétique. Mais estimant que « lac de Morat » ne convient pas au langage sacré, il écrira en termes bibliques : « quand nous étions en exil sur les bords de l'Euphrate ».

Puis, c'est la débâcle. D'alignement en alignement, pour employer un terme moderne et ingénieux, les revenus de France ont baissé ; l'agriculture en bas de soie n'a jamais été rémunératrice ; une table ouverte et hospitalière est un plaisir, mais coûteux. De Garville emprunte, aux Fischer, à M^{me} de Gingins née Graffenried, à Labat de Grandcour, aux Micheli de Genève, aux Chaillet, aux d'Affry, aux de Reynold, à son secrétaire Henri Drechsel de Thoune, à la commune de Morat, qui reçoit en nantissement des taureaux, des chevaux, du linge de maison. Tout est hypothéqué : les terres, les meubles, la bibliothèque, jusqu'aux gravures qui ornent le salon, aux nappes et aux serviettes. C'est la faillite. Greng est vendu.

Le Lœwenberg ne connaîtra pas une aussi fâcheuse aventure. M^{me} de Tessé l'avait revendu avec un joli béné-

fice au banquier neuchâtelois et parisien Denis de Rougemont, le gendre du directeur de la Compagnie des Indes, le beau-père d'un Graffenried-Villars et d'un de Mulenen.

La période cosmopolite de Morat est close. Courant, dit Desmolard, ancien bagnard, pirate et négrier, pourra étaler à Greng son luxe de parvenu, brandir dans le parc le sabre du sultan de Mysore, collectionner des tableaux que Landerset restaurera, planter des cotonniers et élever des mérinos, se promener dans une voiture attelée à des cerfs, offrir des repas pantagruéliques, battre ses gens et sa femme plus qu'il ne convient, les beaux temps sont passés. Le comte Frédéric de Pourtalès, aide de camp de Berthier, et sa femme, Louise de Castellane, dame d'honneur de Joséphine, rendront, il est vrai, à cette antique terre d'Isabelle de Neuchâtel, un grand lustre. Ils y accueilleront des hôtes de marque, le prince royal de Prusse et futur empereur Guillaume I^{er}. Leurs bateaux à voiles et à rames, armés de canons, feront croisière sur le lac. Et le Lœwenberg des Rougemont connaîtra aussi des jours de gloire. Mais Morat ne revit point une société aussi nombreuse et étendue que celle qui avait hanté ses rives au déclin du XVIII^e.

Ce Morat cosmopolite et mondain n'a pas eu l'influence d'un Coppet, ni même marqué notre histoire littéraire comme le Colombier de M^{me} de Charrière, ou tel salon de beaux esprits lausannois. Il a offert cependant un point de contact entre des étrangers passionnés d'idées et d'esprit et des Suisses, un point de contact aussi entre Bernois, Soleurois et Romands de diverses observances et de diverses origines. Là des conceptions se sont affrontées en des discussions courtoises ; non seulement les théories à la mode, l'athéisme du duc de Noailles, ou le voltairianisme de Garville, mais le mysticisme de Mathieu de Montmorency, l'orthodoxie de l'évêque de St-Dié. Et la gamme des opinions politiques n'a pas été moins variée, du libéralisme de M^{me} de Staël à l'absolutisme de certains émigrés.

Certes, du choc des idées ne jaillit pas nécessairement

la vérité, et il est des compromis impossibles. Morat ne fit point en ce domaine des miracles. Les conversions opérées par Corinne ne furent que d'éclatantes exceptions. Mais, les Suisses qui fréquentèrent ce milieu, à entendre les échos des disputes qui divisaient le monde, comprirent mieux l'importance de tels problèmes et cette révélation les tira d'une somnolence égoïste et des préjugés faciles. D'autre part, soumis à une ambiance simple et champêtre, plusieurs émigrés acquirent un sens plus précis des réalités. A voir tant de seigneurs, qui exerçaient dans les armées étrangères les commandements les plus élevés, cultiver leurs champs « en sabots et en vestes », offrir avec bonne grâce un verre du lait de leurs vaches ou du vin de leurs vignes, accompagné de pâtisseries confectionnées par leur femme, beaucoup supportèrent plus aisément leur pauvreté nouvelle. Et ils se plurent, comme l'a écrit l'un d'eux, à ne garder des habitudes de l'ancien régime et de la cour, que la politesse, le bon goût et le savoir-vivre.

Le cadre même était à lui seul capable de dispenser les meilleures leçons. Cette cité propre et si fière d'allure dans ses murailles, ce lac aux teintes changeantes, qui passe d'une limpidité de glace où le Vully se mire en ses moindres détails les heures paisibles aux nuances ardoisées et verdâtres à l'approche de l'orage et que parfois le sang des Bourguignons teinte de rouille, la ligne du Jura, les collines qui enserrent une plaine féconde, quel décor propre aux apaisements, quel rappel des vérités primordiales. Pas n'est étonnant que les hôtes de cette oasis, au milieu d'une Europe tragique, en aient eu longtemps la nostalgie, comme M^{me} de la Briche qui ne s'en débarrassa pas plus que du bonheur et voulut revoir le manoir déchu. Et, combien d'autres se souvinrent avec reconnaissance de ce paradis, éphémère comme tous les paradis terrestres, et dont la mémoire leur était d'autant plus chère, qu'il était pour eux le paradis perdu.
